

LE CHANT DU NŒUD

BHAGAVAD-GÎTÂ NOOSOPHIQUE



*Réécriture noosophique librement inspirée
de la Bhagavad-Gītā*

NOOSOPHIE INTÉGRATIVE

Première édition - 2026

LE CHANT DU NŒUD

Bhagavad-Gîtâ noosophique

Réécriture noosophique librement inspirée de la Bhagavad-Gītā

NOOSOPHIE INTÉGRATIVE

Première édition - 2026

NOTE SUR LE STATUT DE CETTE ŒUVRE

Le Chant du Nœud est une réécriture philosophique contemporaine librement inspirée de la Bhagavad-Gītā. Il ne s'agit ni d'une traduction, ni d'une édition critique, ni d'un commentaire représentant une tradition hindoue.

Le texte reprend librement certaines situations, distinctions et architectures de la Bhagavad-Gītā - notamment la crise d'Arjuna devant l'action, le détachement à l'égard des fruits de l'acte, les voies de l'action, de la connaissance et de la dévotion, la vision de la forme totale, la distinction du champ et du connaissant du champ et la question du devoir.

Ces éléments sont cependant profondément transposés. Arjuna devient Arun ; Krishna devient « le conducteur » ; des concepts religieux, métaphysiques et yogiques sont réinterprétés au moyen du vocabulaire et de la méthode de la Noosophie Intégrative.

Les notions d'« affirmation première », de « nœud de tension », d'« action intégrative », d'« acte-preuve », de « recartographie », de « sur-cohérence » ou de « circulation intégrative » appartiennent à cette réécriture et ne doivent pas être attribuées à la Bhagavad-Gītā ni aux traditions hindoues.

Le livre doit donc être lu comme un dialogue contemporain avec une œuvre ancienne, non comme son remplacement ni comme une présentation autoritative de son enseignement.

SOMMAIRE

Prologue — Sur le champ de tension	I
Chant I — De la paralysie	2
Chant II — De l'affirmation première	3
Chant III — De la contradiction	4
Chant IV — Du nœud de tension	5
Chant V — De l'action juste	6
Chant VI — Du détachement	7
Chant VII — Des trois modes de désintégration	8
Chant VIII — Du corps comme champ sacré	9
Chant IX — De la voie de la connaissance	10
Chant X — De la voie de l'acte	11
Chant XI — De la voie de la fidélité	12
Chant XII — De la vision de la forme totale	13
Chant XIII — Du champ et du connaissant du champ	14
Chant XIV — De la nouvelle cartographie	15
Chant XV — Du devoir intérieur	16
Chant XVI — De la paix intégrative	17
Chant XVII — Le relèvement d'Arun	18
Épilogue — La loi du chant	19

PROLOGUE

SUR LE CHAMP DE TENSION

Au matin, Arun se tint debout entre deux armées.

Devant lui se tenaient ceux qu'il aimait, ceux qu'il craignait, ceux qu'il devait affronter, ceux qu'il ne voulait pas blesser, ceux qui l'avaient trahi, ceux qu'il avait trahis, ceux qui portaient son passé et ceux qui réclamaient son avenir.

Son arc trembla dans ses mains.

Il dit à son conducteur :

— Mène mon char entre les deux camps, que je voie ceux devant qui je dois agir.

Le conducteur avança.

Et lorsque Arun vit les visages, sa force le quitta.

Il dit :

— Je ne peux pas.

Je ne veux pas agir.

Si j'agis, je détruirai le lien.

Si je n'agis pas, je trahirai la justice.

Si je parle, je blesserai.

Si je me tais, je mentirai.

Si je reste, je me perds.

Si je pars, j'abandonne.

Alors son arc glissa de ses mains.

Il s'assit dans la poussière.

Et il dit :

— Je préfère ne rien faire.

Le conducteur le regarda sans dureté.

Il dit :

— Tu n'es pas devant une bataille.

Tu es devant ton nœud.

CHANT I DE LA PARALYSIE

Arun dit :

— Mon cœur est divisé.

Je vois le juste des deux côtés.

Je vois le coût de chaque acte.

Je vois la faute dans chaque décision.

Comment agir sans devenir coupable ?

Le conducteur répondit :

— Tu crois que ta souffrance vient de l'action.

Elle vient surtout de ton refus de voir ce qui agit déjà en toi.

Même immobile, tu agis.

Même silencieux, tu produis un effet.

Même dans le retrait, tu choisis une forme du monde.

Ne pas agir n'est pas sortir du champ.

C'est laisser agir tes pensées opérantes cachées.

Arun demanda :

— Quelle pensée agit en moi ?

Le conducteur dit :

— Écoute.

Tu dis : "Je cherche la paix."

Mais peut-être cherches-tu l'absence de coût.

Tu dis : "Je ne veux blesser personne."

Mais peut-être veux-tu rester innocent dans ton image.

Tu dis : "Je respecte tous les camps."

Mais peut-être refuses-tu de prendre place dans le réel.

Tu dis : "Je suis trop lucide pour agir."

Mais peut-être utilises-tu la lucidité comme refuge contre l'incarnation.

Arun baissa la tête.

— Alors ma non-action peut être une fuite ?

— Oui, dit le conducteur.

La fuite aime parfois porter le vêtement de la sagesse.

CHANT II

DE L’AFFIRMATION PREMIÈRE

Arun dit :

— Alors dis-moi ce que je dois faire.

Le conducteur répondit :

— Tu demandes trop vite une règle.

Avant de recevoir une règle, tu dois entendre ta première parole.

Arun ferma les yeux.

Il dit :

— J’ai peur.

Le conducteur répondit :

— Voilà une affirmation première. Elle est pauvre, mais elle est vraie comme commencement.

Arun dit encore :

— Je ne veux pas perdre ceux que j’aime.

Le conducteur dit :

— Voilà une autre affirmation.

Arun dit :

— Je veux être juste.

— Encore une.

Arun dit :

— Je veux rester pur.

Le conducteur le regarda.

— Celle-ci doit être interrogée.

Arun demanda :

— Pourquoi ?

— Parce que parfois le désir de pureté refuse le réel. Il préfère une âme sans tache à un acte responsable. Il veut traverser la vie sans poussière, comme si l’incarnation n’était pas faite de terre.

Arun dit :

— Alors l’affirmation première n’est pas la vérité ?

— Non. Elle est la porte.

Celui qui méprise la porte ne commence jamais.

Celui qui adore la porte ne traverse jamais.

CHANT III

DE LA CONTRADICTION

Le conducteur dit :

— Maintenant, laisse venir ce qui contredit tes premières paroles.

Arun dit :

— Je veux être juste, mais la justice blessera certains liens.

— Continue.

— Je veux aimer, mais mon amour m'empêche parfois de dire la vérité.

— Continue.

— Je veux la paix, mais une paix trop rapide cacherait la domination.

— Continue.

— Je veux ne pas choisir, mais ne pas choisir laisse le plus fort décider.

Le conducteur dit :

— Voilà la contradiction.

Elle n'est pas venue pour te détruire.

Elle est venue pour agrandir ta pensée.

Arun dit :

— Mais elle me déchire.

— Parce que tu cherches encore une réponse qui te laisse intact.

Or toute vérité incarnée transforme celui qui la porte.

Arun demanda :

— Que dois-je faire de la contradiction ?

Le conducteur répondit :

— Ne la réduis pas.

Ne la fuis pas.

Ne la transforme pas en ennemi.

Entre dans son architecture.

Car la contradiction est le messager du réel que ta première pensée ne savait pas encore contenir.

CHANT IV DU NŒUD DE TENSION

Arun demanda :

— Qu'est-ce donc que mon nœud ?

Le conducteur répondit :

— Ton nœud n'est pas seulement : agir ou ne pas agir.

Ton nœud est celui-ci :

Comment servir le juste sans transformer la justice en violence, et comment préserver le lien sans transformer l'amour en lâcheté ?

Arun sentit ces paroles entrer dans son corps.

Le conducteur poursuivit :

— Tant que tu dis seulement "je dois agir" ou "je ne dois pas agir", tu restes dans une pensée pauvre.

Mais lorsque tu vois les deux exigences légitimes, tu entres dans le nœud.

La justice parle.

L'amour parle.

La peur parle.

La responsabilité parle.

L'image de toi parle.

Le corps parle.

Le passé parle.

L'avenir parle.

Le nœud est l'endroit où tout cela demande une forme.

Arun dit :

— Et si aucune forme n'est pure ?

Le conducteur répondit :

— Alors cesse de chercher la pureté.

Cherche l'acte le plus intégratif possible.

CHANT V DE L'ACTION JUSTE

Arun demanda :

— Qu'est-ce qu'une action intégrative ?

Le conducteur répondit :

— Ce n'est pas l'action qui supprime tout coût.

Aucune action réelle ne fait cela.

Ce n'est pas l'action qui te donne une belle image de toi-même.

Cela est souvent orgueil.

Ce n'est pas l'action qui satisfait ton camp.

Cela est souvent appartenance.

L'action intégrative est celle qui porte le plus de réel possible sans trahir le noyau de cohérence que tu as reconnu.

Elle ne fuit pas le coût.

Elle ne cherche pas la souffrance.

Elle ne sacrifie pas inutilement.

Elle ne se cache pas derrière l'intention.

Elle accepte l'épreuve d'incarnation.

Arun demanda :

— Et comment la reconnaître ?

Le conducteur dit :

— Par ses signes.

Elle rend visibles les contradictions.

Elle limite la domination.

Elle accepte correction par le réel.

Elle transforme une valeur en acte.

Elle ne prétend pas résoudre tout pour toujours.

Elle ouvre une nouvelle cartographie.

Arun dit :

— Alors l'action juste n'est pas toujours victorieuse ?

— Non.

L'action juste n'est pas garantie par son succès.

Elle est éprouvée par sa capacité à incarner une pensée plus intégrée.

CHANT VI DU DÉTACHEMENT

Arun dit :

— Mais si j'agis, je voudrai réussir.

Je voudrai être reconnu.

Je voudrai que mon acte prouve que j'avais raison.

Le conducteur répondit :

— Voilà pourquoi tu dois apprendre le détachement.

Mais ne comprends pas mal ce mot.

Le détachement n'est pas l'indifférence.

Il n'est pas le mépris du résultat.

Il n'est pas l'absence d'amour.

Il n'est pas le refus de responsabilité.

Le détachement signifie :

Agis pleinement, mais ne fais pas du fruit de l'action ton identité.

Agis avec toute ta présence.

Prépare ton geste.

Assume ses conséquences.

Écoute ce que le réel répond.

Mais ne dis pas :

“Si je réussis, je suis juste.”

“Si j'échoue, je suis nul.”

“Si l'on m'approuve, mon acte est vrai.”

“Si l'on me critique, mon acte est faux.”

L'acte est une épreuve.

Son fruit est une information.

Ne transforme pas l'information en idole.

Arun demanda :

— Alors je dois agir sans m'attacher au fruit ?

— Oui, dit le conducteur.

Mais tu dois rester responsable de ce que le fruit révèle.

Le détachement intégratif n'est pas : “peu importe ce qui arrive.”

Il est : “j'agis sans posséder l'issue, puis je laisse l'issue corriger ma carte.”

CHANT VII

DES TROIS MODES DE DÉSINTÉGRATION

Arun demanda :

— Pourquoi les hommes agissent-ils si souvent contre ce qu'ils savent ?

Le conducteur répondit :

— Parce qu'ils sont traversés par des modes de désintégration.

Le premier est l'inertie.

Elle dit :

“Plus tard.”

“Je ne peux pas.”

“Cela ne sert à rien.”

“Je préfère ne pas voir.”

Elle alourdit le corps, ferme la pensée, endort l'acte.

Le deuxième est l'agitation.

Elle dit :

“Vite.”

“Réagis.”

“Prouve.”

“Attaque.”

“Choisis ton camp.”

Elle produit beaucoup de mouvement, mais peu d'intégration.

Le troisième est la sur-cohérence.

Elle dit :

“J'ai déjà compris.”

“Ma doctrine suffit.”

“Le réel doit entrer dans ma carte.”

“Ce qui me contredit est impur.”

Elle donne une impression de clarté, mais bloque la mutation.

Arun demanda :

— Existe-t-il un quatrième mode ?

Le conducteur répondit :

— Oui. La circulation intégrative.

Elle ne dort pas comme l'inertie.

Elle ne s'agite pas comme la réaction.

Elle ne se ferme pas comme le dogme.

Elle écoute, distingue, traverse, condense et agit.

Elle est lente quand la lenteur est juste.

Elle est rapide quand l'acte est mûr.

Elle est ferme sans être fermée.

Elle est ouverte sans être dispersée.

CHANT VIII

DU CORPS COMME CHAMP SACRÉ

Le conducteur dit :

— Regarde ton corps, Arun.

Arun répondit :

— Mon corps tremble.

— Alors ton corps parle.

— Il dit que j'ai peur.

— Oui. Mais écoute plus profondément.

Arun respira.

— Il dit aussi que je ne veux pas trahir ce que je sais.

Le conducteur répondit :

— Voilà pourquoi le corps est un champ sacré.

Non parce qu'il serait pur.

Non parce qu'il faudrait obéir à chacune de ses sensations.

Mais parce qu'il révèle ce que le discours cache.

Le corps tremble lorsque la pensée refuse son épreuve.

Il se ferme lorsque la vérité n'a pas de passage.

Il s'épuise lorsque l'être vit contre son nœud.

Il se redresse parfois lorsqu'une forme juste apparaît.

Arun demanda :

— Dois-je suivre mon corps ?

— Tu dois l'écouter.

Mais écouter n'est pas obéir aveuglément.

Le corps porte aussi d'anciennes cartes.

Il peut appeler danger ce qui n'est que nouveauté.

Il peut appeler sécurité ce qui n'est qu'habitude.

Il peut appeler paix ce qui n'est que fermeture.

Entre en dialogue avec lui.

Car aucune action intégrative ne reste seulement mentale.

Elle doit passer par la respiration, la posture, la voix, la main, le pas, le regard.

Une pensée qui ne descend pas dans le corps reste au bord du monde.

CHANT IX

DE LA VOIE DE LA CONNAISSANCE

Arun dit :

— Enseigne-moi la connaissance.

Le conducteur répondit :

— La connaissance intégrative n'est pas accumulation d'idées.

Elle n'est pas posséder beaucoup de cartes.

Elle n'est pas pouvoir citer les sages.

Elle n'est pas expliquer le monde plus vite que les autres.

Connaître, c'est voir comment une carte agit.

Demande :

Cette idée ouvre-t-elle le réel ou le ferme-t-elle ?

Cette doctrine me rend-elle plus disponible ou plus rigide ?

Cette croyance m'aide-t-elle à traverser la contradiction ou à l'éviter ?

Cette théorie accepte-t-elle l'acte-preuve ?

Cette vérité supporte-t-elle le corps, le temps, l'autre et le coût ?

Arun dit :

— Donc la connaissance doit être testée ?

— Oui.

Une connaissance qui refuse d'être corrigée par le réel devient dogme.

Même cette voie que je t'enseigne, si tu la répètes sans la traverser, deviendra prison.

Arun fut surpris.

— Même ta parole ?

— Surtout ma parole.

Le conducteur dit :

— Toute carte qui se protège contre le territoire commence à désintégrer ceux qui l'adorent.

CHANT X

DE LA VOIE DE L'ACTE

Arun demanda :

— Enseigne-moi la voie de l'acte.

Le conducteur répondit :

— Il y a trois manières d'agir.

La première est l'action de décharge.

Elle agit pour évacuer une tension.

Elle frappe, accuse, fuit, consomme, parle trop vite, décide trop tôt.

Elle soulage, mais elle n'intègre pas.

La deuxième est l'action d'image.

Elle agit pour maintenir une identité.

Elle veut paraître bonne, pure, forte, sage, rebelle, fidèle ou courageuse.

Elle produit un personnage, mais pas toujours une transformation.

La troisième est l'action intégrative.

Elle naît d'une contradiction vue.

Elle traverse un nœud.

Elle accepte son coût.

Elle cherche une forme plus juste.

Elle se laisse corriger par ses effets.

Arun demanda :

— Cette troisième action est-elle toujours grande ?

Le conducteur sourit.

— Non. Souvent elle est petite.

Dire une vérité sans cruauté.

Rendre ce qui ne nous appartient pas.

Demander pardon sans se justifier.

Refuser un pouvoir qui nous arrange.

Poser une limite sans haine.

Revenir réparer ce qu'on a abîmé.

Changer une habitude que personne ne voit.

Les grands discours aiment les grands actes.

Mais l'intégration commence souvent dans un geste que l'orgueil juge trop petit.

CHANT XI

DE LA VOIE DE LA FIDÉLITÉ

Arun dit :

— Et la dévotion ? Faut-il se donner à plus grand que soi ?

Le conducteur répondit :

— Oui, mais prends garde aux idoles.

Se donner à une doctrine peut devenir refus de penser.

Se donner à un maître peut devenir servitude.

Se donner à un peuple peut devenir haine de l'étranger.

Se donner à une cause peut devenir sacrifice des vivants à une abstraction.

Se donner à Dieu peut devenir fuite hors du réel.

La fidélité intégrative n'est pas soumission morte.

Elle est constance envers ce qui rend la vie plus vraie, plus responsable, plus habitable.

Elle dit :

“Je resterai fidèle au noyau de cohérence que j'ai reconnu, même lorsque mon image de moi devra mourir.”

Elle ne demande pas :

“À quelle idole dois-je appartenir ?”

Elle demande :

“Quelle vérité mérite que je la laisse transformer mes actes ?”

Arun demanda :

— Et si la vérité me contredit encore ?

— Alors réjouis-toi prudemment, dit le conducteur.

C'est qu'elle est encore vivante.

CHANT XII

DE LA VISION DE LA FORME TOTALE

Alors Arun dit :

— Montre-moi la forme totale de cette voie.

Le conducteur répondit :

— Tu ne peux pas la saisir comme un objet.

Mais je peux te laisser l'entrevoir.

Et Arun vit.

Il vit des pensées naître comme des étincelles.

Il vit chacune rencontrer le vent de la contradiction.

Il vit des hommes fuir ce vent et construire des temples fermés autour de leurs premières phrases.

Il vit d'autres entrer dans les nœuds et trembler.

Il vit des familles se répéter pendant des générations parce qu'aucune parole n'avait trouvé son acte.

Il vit des cités voter sans intégrer, punir sans réparer, prier sans incarner, enseigner sans écouter, produire sans habiter.

Il vit aussi de petites mutations.

Un homme qui cessait de confondre force et dureté.

Une femme qui posait une limite sans fermer son cœur.

Un enfant dont la colère devenait parole.

Un groupe qui rendait visible un pouvoir caché.

Un ancien qui transmettait sans posséder.

Un malade qu'on soignait sans l'accuser.

Un musicien dont le rythme devenait présence commune.

Un peuple qui acceptait de refaire ses cartes.

Arun vit que la voie n'était pas une doctrine.

Elle était le mouvement par lequel le réel corrigeait les formes fermées.

Il eut peur.

— Cette vision est trop vaste.

Le conducteur répondit :

— C'est pourquoi l'humain doit agir dans le proche.

Ne cherche pas à porter le tout.

Traverse le nœud qui t'est donné.

CHANT XIII
DU CHAMP ET DU CONNAISSANT DU
CHAMP

Le conducteur dit :

— Ton existence est un champ.

Ton corps est un champ.

Tes relations sont un champ.

Ta mémoire est un champ.

Ta cité est un champ.

Ton époque est un champ.

Dans chaque champ poussent des pensées, des habitudes, des peurs, des désirs, des héritages et des possibilités.

Mais tu n'es pas seulement ce qui pousse dans le champ.

Tu peux aussi devenir celui qui observe le champ.

Arun demanda :

— Suis-je donc séparé de ce que j'observe ?

— Non.

Tu n'es pas un pur esprit au-dessus de la terre.

Tu es dans le champ, et tu peux connaître le champ.

Voilà la dignité humaine : être traversé et capable de cartographier ce qui le traverse.

Mais prends garde.

Celui qui observe peut devenir froid.

Celui qui agit peut devenir aveugle.

La voie intégrative unit observation et incarnation.

Voir sans agir devient stérile.

Agir sans voir devient dangereux.

CHANT XIV
DE LA NOUVELLE CARTOGRAPHIE

Arun dit :

— Que se passe-t-il après l'acte ?

Le conducteur répondit :

— Après l'acte vient la nouvelle cartographie.

L'homme immature agit, puis cherche à prouver qu'il avait raison.

L'homme intégratif agit, puis demande :

Qu'ai-je vu ?

Qu'ai-je évité ?

Qu'ai-je appris ?

Qui a porté le coût ?

Quel effet mon acte a-t-il produit ?

Quelle tension reste ouverte ?

Quelle partie de ma carte doit changer ?

Arun demanda :

— Donc l'acte n'est pas la fin ?

— Non.

L'acte est une rencontre avec le réel.

Il vérifie, mais il corrige aussi.

Sans acte, la pensée reste suspendue.

Sans recartographie, l'acte devient orgueil.

La voie est donc circulaire :

Affirmation.

Contradiction.

Nœud.

Expansion.

Condensation.

Incarnation.

Acte.

Recartographie.

Puis le réel revient.

Et la pensée recommence plus vaste.

CHANT XV DU DEVOIR INTÉRIEUR

Arun demanda :

— Quel est donc mon devoir ?

Le conducteur répondit :

— Ne cherche pas ton devoir comme une loi tombée du ciel.

Cherche la forme d'action qui correspond à ton lieu, à ton nœud, à tes capacités, à tes relations, à tes responsabilités et au réel qui t'appelle.

Ton devoir n'est pas ton impulsion.

Il n'est pas ton rôle social pris aveuglément.

Il n'est pas ce que ton camp exige.

Il n'est pas ce qui protège ton image.

Ton devoir intégratif est l'acte que tu ne peux plus éviter sans te désintégrer, lorsque tu as clairement vu la tension qui t'appelle.

Arun dit :

— Et si j'ai peur ?

— Tu auras peur.

— Et si je me trompe ?

— Tu te tromperas parfois.

— Et si le réel me corrige durement ?

— Alors tu apprendras.

— Et si j'attends de ne plus avoir peur, de ne plus risquer l'erreur, de ne plus payer aucun coût ?

Le conducteur répondit :

— Alors tu appelleras sagesse ce qui n'est que refus de naître.

CHANT XVI
DE LA PAIX INTÉGRATIVE

Arun demanda :

— Trouverai-je la paix après avoir agi ?

Le conducteur répondit :

— Pas la paix que tu imagines.

Tu imagines une paix sans tension, sans risque, sans perte, sans contradiction.

Cette paix-là est souvent sommeil.

La paix intégrative est autre chose.

Elle naît quand tu n'as plus besoin de te mentir pour rester debout.

Elle ne supprime pas tout conflit.

Elle ne garantit pas que le monde t'approuve.

Elle ne rend pas ton acte parfait.

Mais elle donne une stabilité plus profonde :

Tu as vu ce que tu pouvais voir.

Tu as nommé le nœud.

Tu n'as pas fui le coût.

Tu as agi depuis ton noyau de cohérence.

Tu as accepté que le réel corrige ta carte.

Alors, même dans l'incertitude, quelque chose se pose.

Ce n'est pas le repos de celui qui n'a rien fait.

C'est la tranquillité de celui qui a commencé à s'incarner.

CHANT XVII
LE RELÈVEMENT D'ARUN

Le silence tomba sur le champ.

Arun regarda les deux camps.

Il ne les voyait plus comme avant.

Il ne voyait plus seulement des ennemis et des proches.

Il voyait des tensions, des héritages, des dettes, des aveuglements, des responsabilités, des peurs, des valeurs partielles.

Il comprit qu'aucune action ne le laisserait pur.

Mais il comprit aussi que refuser d'agir ne le rendrait pas innocent.

Il ramassa son arc.

Non avec rage.

Non avec orgueil.

Non avec certitude totale.

Mais avec une clarté plus humble.

Il dit :

— Mon trouble n'a pas disparu, mais il n'est plus mon maître.

Ma peur parle encore, mais elle ne conduira plus seule mon char.

Je ne possède pas l'issue, mais je peux entrer dans l'acte.

Je ne chercherai pas à sauver mon image.

Je chercherai l'action la plus intégrative que je puisse porter.

Le conducteur sourit.

— Alors tu es prêt.

Arun demanda :

— Parce que je sais enfin quoi faire ?

Le conducteur répondit :

— Non.

Parce que tu sais maintenant comment ne pas te mentir en agissant.

ÉPILOGUE

LA LOI DU CHANT

Et ceux qui entendirent ce dialogue comprirent que le champ de bataille n'était pas seulement un lieu de guerre.

Il était l'image de toute vie humaine au moment où l'action devient inévitable.

Chaque être connaît ce champ.

Quand il doit dire une vérité.

Quand il doit poser une limite.

Quand il doit réparer.

Quand il doit quitter.

Quand il doit rester.

Quand il doit désobéir.

Quand il doit s'engager.

Quand il doit renoncer à son innocence imaginaire.

Alors le Chant du Nœud enseigne ceci :

N'agis pas depuis la fuite.

N'agis pas depuis l'image.

N'agis pas depuis la décharge.

N'agis pas depuis le dogme.

Vois ton affirmation première.

Reçois sa contradiction.

Entre dans le nœud.

Laisse la pensée s'élargir.

Condense une forme plus juste.

Traverse l'épreuve d'incarnation.

Pose l'acte-preuve.

Puis laisse le réel refaire ta carte.

Car l'homme n'est pas libéré lorsqu'il échappe à l'action.

Il est libéré lorsqu'il peut agir sans se fuir.

LE CHANT DU NŒUD

Au moment où agir devient inévitable, Arun se tient entre plusieurs exigences qu'il ne peut plus satisfaire ensemble : préserver le lien ou défendre le juste, se taire ou blesser, rester pur ou devenir responsable.

Son conducteur ne lui offre ni certitude facile ni règle universelle. Il l'invite à reconnaître ce qui agit déjà en lui, à traverser la contradiction, à nommer le nœud et à chercher une action capable de porter le réel sans se cacher derrière l'intention.

En dix-sept chants, Le Chant du Nœud transpose librement certains motifs de la Bhagavad-Gītā dans le langage de la Noosophie Intégrative : détachement, connaissance, action, fidélité, champ, responsabilité et recartographie.

Ce texte n'est ni une traduction, ni une édition critique, ni un commentaire traditionnel. Il est un dialogue philosophique contemporain avec une œuvre ancienne.



« Tu n'es pas devant une bataille. Tu es devant ton nœud. »